

Le dimanche de Lépante

André Zysberg dans Collections de l'Histoire n°8
juin - août 2000

Le dimanche 7 octobre 1571, le golfe de Lépante est le théâtre d'un des plus grands conflits navals de tous les temps. Au terme d'un combat sanglant qui coûte la vie à plusieurs dizaines de milliers d'hommes, Venise, alliée à la monarchie espagnole, remporte une victoire mémorable sur les Ottomans.

Le dimanche 7 octobre 1571, 200 galères* et 6 galéasses, grosses galères de commerce reconverties en vaisseaux de guerre de la Sainte Ligue¹ affrontèrent environ 250 galères et galiotes, galères de petites dimensions, de la flotte ottomane au sortir du golfe de Lépante (aujourd'hui Golfe de Patras), sur la côte sud-ouest de la Grèce, à la charnière de l'Épire et du Péloponnèse. On peut estimer à plus de 120 000 le nombre de marins, de soldats et de rameurs engagés dans cette furieuse bataille qui s'acheva par l'écrasement des forces navales du sultan Sélim II.

Lépante fut sans doute, pour reprendre la formule de Fernand Braudel, l'un des plus retentissants combats navals dont la vieille Méditerranée constitua le théâtre, une immense tuerie sur une mer rougie par le sang des hommes. La résonance prolongée de l'événement s'explique aussi par son enjeu idéologique, par cette rumeur de guerre sainte, croisade contre djihad, qui montait des galères de la Sainte Ligue comme des galères ottomanes. De part et d'autre, on a combattu avec acharnement pour la vraie foi, en diabolisant l'adversaire : les chroniqueurs turcs affirment que leurs ennemis sont des infidèles vils comme la poussière, tandis qu'aux quatre coins de la chrétienté on qualifie l'islam de secte maudite dont il faut rabattre l'orgueil. Les étendards des deux flottes sont frappés de symboles religieux : versets du Coran d'un côté, image du Christ entouré par saint Pierre et saint Paul de l'autre.

Pourquoi Lépante ? Cette bataille apparaît comme le règlement final de la longue partie de bras de fer opposant la monarchie

espagnole à l'Empire ottoman au cours du XVI^e siècle. C'est durant le règne de Charles Quint (1516-1556) que l'Espagne développe sa domination sur la Méditerranée occidentale, en consolidant son protectorat sur la péninsule italienne et sur la Sicile. Et c'est au temps de Soliman le Magnifique (1520-1566) que les Ottomans, déjà maîtres des Balkans, achèvent leur mainmise sur les pays du Moyen-Orient, alors qu'en Europe centrale les janissaires² sont parvenus aux portes de Vienne, après avoir conquis la majeure partie de la plaine hongroise.

Très peu d'États peuvent se soustraire à l'hégémonie exercée par chacun de ces deux blocs. A l'Est, seul le shah de Perse résiste farouchement au sultan d'Istanbul, qui s'est proclamé à Bagdad le commandeur des croyants et le successeur des califes abbassides³. A l'Ouest, seule la France de François I^{er} (1515-1547) s'est dressée contre les aspirations de l'empereur Charles Quint à la monarchie universelle, moyennant une entente avec l'hérétique et avec le diable, c'est-à-dire en s'alliant aux princes protestants allemands et surtout en signant un pacte militaire avec Soliman : les fameuses capitulations 1536.

Une autre puissance s'est également efforcée de préserver son indépendance. Il s'agit de la République de Venise, dont les habiles diplomates mènent un jeu complexe, s'accordant tantôt avec la monarchie espagnole et tantôt avec la France ; mais à partir des années 1540, après une guerre perdue face au rouleau compresseur ottoman, la Sérénissime cherche surtout à rester en paix avec Istanbul, car ses relations commerciales avec la Syrie et l'Égypte, qui sont désormais des provinces ottomanes, sont pour Venise un intérêt vital.

Les enjeux de la guerre endémique opposant la monarchie espagnole à l'Empire ottoman sont à la fois stratégiques et idéologiques. Le front chaud se situe tout au long de la côte d'Afrique du Nord, dont Charles Quint aurait voulu faire le glacis méridional de son empire en y implantant des presidios (garnisons). C'est pourtant sur la bordure littorale du Maghreb que les Espagnols essuient leurs plus cuisantes défaites.

Les Ottomans se servent en effet des corsaires* barbaresques, la Barbarie désignait le Maghreb, dont les raïs, chefs ou capitaines sont souvent des renégats ou chrétiens convertis à l'islam,

aventuriers audacieux et excellents marins, qui s'emparent d'Alger 1517, puis de Tripoli 1551 et enfin de Tunis 1569, tandis que la monarchie espagnole s'appuie sur l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem auquel Charles Quint a donné l'île de Malte 1530, huit ans après que les chevaliers ont été chassés de l'île de Rhodes 1522 par Soliman.

Les chevaliers installés à Malte auraient dû porter leurs coups contre les Barbaresques, mais ils troublent surtout le commerce maritime de la Méditerranée orientale et de la mer Égée en compagnie d'autres écumeurs de mer, italiens, sardes et siciliens. Ces piqures d'épingle exaspèrent le colosse ottoman qui assiège vainement Malte en 1565-1566. C'est le même motif qui pousse le sultan d'Istanbul à exiger des Vénitiens la cession de Chypre en mars 1570.

Riche possession de la Sérénissime depuis 1489, l'île de Chypre est devenue un refuge pour les corsaires chrétiens à cause de sa position, presque à portée de pistolet de la côte turque. Le nouveau sultan, Sélim II, n'a sans doute pas la stature de son père, Soliman le Magnifique ; mais, malgré son surnom peu flatteur « l'Ivrogne », il n'est pas le fantoche toujours aviné que les chroniqueurs ont raillé. Sélim voudrait faire ses preuves, prendre sa revanche sur les infidèles après l'humiliant échec du siège de Malte. Venise ayant repoussé son ultimatum, une armada ottomane débarque à Chypre vers la mi-juillet 1570.

Pie V : un homme d'action

Que reste-t-il de l'orgueilleuse thalassocratie vénitienne ? Depuis les années 1470, la République n'a cessé de perdre des pièces maîtresses au cours des conflits qui l'ont opposée aux Ottomans. Elle a dû abandonner tous ses établissements en mer Égée, et l'Adriatique n'est plus un sanctuaire inviolable... La Sérénissime reste cependant une puissance majeure en Méditerranée. Malgré ses reculs successifs, elle a conservé un ensemble de positions qui servent d'escale à ses navires et lui procurent des revenus non négligeables. Ce sont surtout des îles, comme Corfou, Céphalonie et Zante, trois positions clés qui permettent de surveiller le débouché de l'Adriatique sur la mer Ionienne. La Crète ou Candie, base navale au milieu de la Méditerranée et productrice de sucre

de canne, constitue aussi l'une des plus belles colonies de Venise, avec Chypre, que les Ottomans voudraient lui arracher.

Autre atout essentiel, la République demeure l'un des États les plus opulents du monde, dont la monnaie d'or, le fameux ducat, sert d'étalon dans tout l'Occident et même au-delà. La vision d'un rapide déclin de Venise consécutif aux Grandes Découvertes des Portugais doit être nuancée : si la flotte battant le pavillon du lion de Saint Marc semble rouillée après trente années de paix, l'arsenal de Venise demeure la meilleure fabrique de navires de guerre du monde.

Face à la menace ottomane, Venise décide de se tourner vers la papauté. Élu pape en 1566 sous le nom de Pie V, le dominicain Antonio Ghislieri a accompli toute sa carrière dans l'Inquisition, vit en ascète à Rome et aspire de toutes ses forces à entreprendre une croisade contre les Ottomans, la treizième... Si ce rêve apparaît sans doute dépassé par les contingences de la politique internationale et le machiavélisme des souverains européens, l'idée de croisade n'en reste pas moins un sentiment populaire, le seul ferment capable de susciter l'alliance d'États adverses, voire de rapprocher catholiques et protestants qui combattraient le Turc sous la même bannière.

Pie V n'a rien d'un contemplatif. C'est un homme d'action. L'appel au secours des Vénitiens lui fournit le moyen de lancer le processus conduisant à la formation de la Sainte Ligue, l'union sacrée des États chrétiens contre le Turc. Les premiers résultats de cette campagne diplomatique sont très mitigés. L'empereur d'Allemagne, Maximilien II, qui a signé en 1566 une trêve de huit ans avec Istanbul, ne veut absolument pas rompre cet engagement. La France de Charles IX et de Catherine de Médicis ne souhaite guère s'engager dans une entreprise dont la monarchie espagnole pourrait recueillir toute la gloire. Quant aux Portugais, ils conduisent déjà leur propre croisade contre le Maroc...

Seule l'Italie se montre plus enthousiaste. Malgré leurs rivalités, les États du nord de la péninsule répondent favorablement au pape, notamment le grand-duc de Toscane, le duc de Savoie et la République de Gênes, prêts à entrer dans l'alliance et à fournir l'appui de leurs flottes.

Reste le cas de la monarchie espagnole, qui comprend aussi les royaumes de Naples et de Sicile. L'esprit de croisade est toujours vivant en Espagne. Cependant, le fils et successeur de Charles Quint, l'orgueilleux Philippe II, ne manifeste aucun enthousiasme devant le légat du pape qui lui promet pourtant la bulle de croisade, c'est-à-dire la possibilité de prélever la somme de 400.000 ducats par an sur les revenus des églises et abbayes de ses royaumes. Faut-il vraiment mourir pour Chypre ? Une action offensive contre Alger, voire une reconquête de Tunis conviendraient mieux aux intérêts de l'Espagne. Enfin, d'autres problèmes sont plus urgents : depuis 1566, le soulèvement des Pays-Bas espagnols, en Flandre et en Hollande, risque d'entraîner la sécession de l'une des plus riches possessions de la couronne. Finalement, celui que l'on surnomme le Roi Prudent accepte d'entrer dans la Sainte Ligue, mais il s'engage plutôt à reculer.

Vers la fin de l'été 1570, les négociations piétinent, aucun accord n'est encore conclu. A l'initiative de Pie V, les Espagnols et les Italiens ont bien réuni une armée navale, mais elle a opéré trop tardivement sa jonction avec celle des Vénitiens. Tandis que cette flotte s'approche de la côte de Chypre, à la fin de septembre 1570, elle se disperse honteusement quand ses chefs apprennent la nouvelle de la chute de Nicosie au centre de l'île.

Les Ottomans s'attaquent désormais à Famagouste, port du nord-est. Si la Sublime Porte a repris le dialogue avec Venise vers la fin de l'hiver, cette ouverture diplomatique ne sert qu'à masquer les préparatifs de la prochaine campagne. Début mars 1571, le nouveau kapudan (amiral) Ali Pacha franchit le Bosphore à la tête d'une flotte de 250 bâtiments.

Cette menace active les négociations entre les alliés de la Sainte Ligue, qui aboutissent à un traité, ratifié le 15 mai 1571. Cette fois, les confédérés ont réussi à s'entendre sur les objectifs et sur les moyens. L'alliance est résolument offensive, puisqu'il s'agit de détruire et ruiner le Turc.

Les confédérés se sont accordés sur le principe d'un commandement unique confié à Don Juan d'Autriche, bâtard de Charles Quint élevé à la cour d'Espagne. Agé de 25 ans, ce prince est l'entraîneur d'hommes dévoré d'ambition dont la Sainte Ligue a besoin, le chef charismatique voulant montrer à tous qu'il est le

digne fils de l'empereur. Les contractants s'engagent à armer 200 galères et une centaine de navires de charge, sur lesquels s'embarqueront 50 000 fantassins et 4 000 cavaliers. Mais n'est-il pas trop tard pour mobiliser une telle armada ?

En effet, alors que Chypre n'est pas encore entièrement conquise, la flotte ottomane, à laquelle se joint la meute des corsaires barbaresques, déferle sur la Méditerranée occidentale. Le sultan voudrait en finir, écraser la Sérénissime, ruiner ses possessions en mer Ionienne et même en Adriatique. Après le pillage de la côte nord de la Crète, Ali Pacha ravage, au sud de la péninsule grecque, l'île de Cerigo (Cythère), autre possession vénitienne, puis sa flotte fait escale à Modon et Zonchio sur la côte du Péloponnèse, où elle se déleste d'une partie de son butin.

En restant à l'abri dans ces deux ports bien ravitaillés et fortifiés, le kapudan peut surveiller les mouvements de l'ennemi ; mais cette position de guetteur convient d'autant moins à l'impétueux amiral turc qu'à la mi-juillet Veniero, l'amiral de la flotte vénitienne, donne l'ordre à toutes les forces navales de la République de rejoindre Messine en Sicile, où les confédérés de la Ligue rassemblent leurs galères. Décision lourde de conséquences, puisque Venise n'a plus aucune protection en Adriatique, à l'exception d'une petite escadre de navires garde-côtes.

Ali Pacha en profite pour se ruer sur les îles Ioniennes, où l'armada turque se livre à une série de razzias, en dévastant toutes les agglomérations de l'archipel qui ne sont pas à l'abri de fortifications. Ce saccage gagne de proche en proche les dernières positions que Venise tient encore sur la côte albanaise, comme Dulcigno, puis c'est le tour du sud de la côte dalmate, lorsque l'avant-garde ottomane se rue sur Split et Zadar. Ces raids s'achèvent vers la mi-août.

Gorgée de butin, la flotte turque sort de l'Adriatique et effectue une dernière attaque sur Corfou avant de s'emboîter dans la rade de Lépante, position inexpugnable entre le golfe de Patras et le golfe de Corinthe.

Les soldats et marins de l'armée ottomane, notamment les nombreux Grecs et Albanais servant dans la flotte, croient que la campagne est achevée et qu'ils pourront bientôt rentrer chez eux.

D'autant que, à l'autre bout du théâtre des opérations, le port de Famagouste est pris le 4 août. La victoire paraît donc complète, puisque Chypre est conquise et que Venise est humiliée jusqu'en Adriatique. Or, en arrivant à Lépante, Ali Pacha reçoit du diwan (le gouvernement ottoman) des instructions pour hiverner sur place, pour rassembler des provisions, du matériel et des troupes fraîches. Et si jamais la flotte des infidèles a l'audace de se présenter, le sultan a donné l'ordre formel de la combattre.

Les forces de la Sainte Ligue se regroupent à Messine entre la fin juillet et la fin août. Les alliés respecteront-ils le traité conclu à Rome ? L'été, saison pendant laquelle on navigue et on se bat, est déjà très avancé : le scénario calamiteux de l'année précédente va-t-il se répéter ? Le 16 septembre 1571, la flotte des coalisés appareille du port sicilien après une messe solennelle et la remise de l'étendard par le légat du pape. Les alliés disposent de forces considérables : plus de 200 galères et 6 galéasses.

La République de Venise aligne à elle seule plus de la moitié de la flotte de la Sainte Ligue. La monarchie espagnole compte 50 galères, mais, parmi celles-ci, seule l'escadre de 12 galères qui a appareillé de Barcelone a été formée en Espagne, tandis que les royaumes vassaux de Naples et de Sicile ont fourni le gros des forces de Philippe II. Gênes est présente avec 29 galères, dont les deux tiers appartiennent aux grandes familles de la République ligure. Le duc de Savoie a envoyé 3 galères, ainsi que l'ordre de Malte. Le pape a armé 13 galères, qu'il a louées au grand-duc de Toscane. Au total, il s'agit d'une force navale bien plus italienne qu'espagnole.

Si Don Juan veut se battre, il ignore où se trouve l'ennemi. Au sortir de Messine, la flotte de la Ligue suit à petits pas la côte de la Calabre, traverse le canal d'Otrante entre l'Adriatique et la mer Ionienne et s'arrête cinq jours à Corfou. Cette étape permet de recevoir des renforts. C'est en longeant la côte de l'Épire que les éclaireurs de la Ligue obtiennent des renseignements sur la flotte adverse, mais sans pouvoir déterminer sa position exacte ni ses effectifs. De son côté, Ali Pacha a envoyé un espion à Messine, qui a compté les navires de guerre de la Sainte Ligue, mais sous-estimé les forces de l'ennemi.

Le dimanche 7 octobre à l'aube, alors que la flotte de Don Juan pénètre dans le golfe de Patras, les vigies de son avant-garde signalent la flotte ottomane qui s'avance à pleine voile. Malgré les conseils de prudence de son état-major, Ali Pacha a décidé de sortir de la base de Lépante pour se porter vers l'ouest à la recherche de l'ennemi. L'affrontement débute vers midi : le vent est tombé et les deux flottes se trouvent face à face sur deux lignes très étirées. Tandis que les Ottomans se ruent à l'attaque, les six galéasses vénitiennes créent la surprise en coulant plusieurs galères turques. La puissante artillerie de ces forteresses flottantes désempare l'ennemi qui doit franchir un véritable rideau de feu. Un combat acharné s'engage près de la côte de l'Épire, où le brave Andrea Barbarigo, le commandant vénitien de l'aile gauche, sacrifie ses équipages pour empêcher que la flotte de la Sainte Ligue ne soit prise à revers par les rapides galiotes du beylerbey d'Alexandrie (le gouverneur de cette province), Mehmed Sciluk, qui cherche à se faufiler entre les galères de Venise et le rivage grec.

Le duel décisif se joue au centre, là où les galères les plus fortes et les mieux armées de chaque flotte, celles des amiraux et de leur état-major, sont concentrées et se défient mutuellement. Massés sur la rambade (plate-forme d'avant de leur navire), les arquebusiers de la Ligue et les janissaires se fusillent presque à bout portant. Puis la réale de Don Juan aborde la galère amirale du kapudan, le combat se poursuivant à l'arme blanche, jusqu'à ce que l'amiral turc Ali Pacha soit égorgé ou se suicide.

A l'autre extrémité de la ligne de bataille, vers le sud-ouest du golfe de Patras, l'aile droite de la Sainte Ligue commandée par le Génois Gian Andrea Doria n'a presque pas pris part au combat. En effet, lorsque la flotte alliée s'est déployée, le chef génois s'est laissé porter vers le sud, beaucoup trop loin de la position qu'il aurait dû tenir coûte que coûte, sans que l'on sache s'il s'agit d'une dérobade volontaire ou d'une mauvaise manoeuvre. Le rusé Uludj Ali, pacha des corsaires d'Alger, se lance à travers cette brèche pour doubler la ligne adverse. De nombreuses galères du centre de la Ligue se trouvent ainsi assaillies de tous côtés.

L'intervention de la force de réserve commandée par le marquis de Santa Cruz permet de rétablir la situation. Tandis que Doria vire tardivement de bord pour venir à la rescousse, la majeure partie de

la flotte d'Uludj Ali parvient à sortir du golfe en entraînant avec elle ses prises, dont la patronne, la galère principale de Malte. Ce qui reste de la flotte ottomane plie dès lors sous les coups de boutoir et se rend après la mort du kapudan . Si la victoire est acquise pour les alliés de la Sainte Ligue en fin de journée, l'habileté du chef des corsaires barbaresques a sauvé l'honneur du sultan...

Explosions de joie en Italie

Le bilan humain et matériel de Lépante est difficile à établir. L'armée de la Sainte Ligue a peut-être perdu une dizaine de milliers d'hommes, tandis que les Ottomans auraient eu entre 20.000 et 30.000 tués. Seule certitude, les vainqueurs ont fait 3500 prisonniers et pris une centaine de galères à l'ennemi. La victoire des confédérés tient à la supériorité de leurs armes à feu l'usage plus massif des arquebuses, la présence de canons plus nombreux et de calibre supérieur, ainsi qu'à leur détermination face à une armée ottomane gavée de butin et en partie démobilisée.

Soutenu par les Vénitiens, Don Juan voudrait exploiter sa victoire et poursuivre les opérations par le siège de l'île de Sainte-Maure au sud de Corfou... Mais l'approche de la mauvaise saison, jointe à la lassitude générale au lendemain d'une bataille si éprouvante, en décide autrement.

La nouvelle de la victoire de la Sainte Ligue provoque une immense explosion de joie, particulièrement en Italie et en Sicile. A Venise, les boutiques sont fermées durant plusieurs jours, comme s'il s'agissait d'une fête chômée. La réaction ottomane⁴ est d'abord empreinte de stupeur et d'accablement. Cependant, le retour d'Uludj Ali avec 87 navires, qui remet l'étendard de la patronne de Malte à la grande mosquée d'Istanbul, permet de relativiser la portée de l'événement. Les chroniqueurs ottomans ne parlent pas de défaite, encore moins de désastre, mais de la dispersion de la flotte...

Sélim II manifeste très tôt sa volonté de prendre sa revanche. Il nomme amiral le chef corsaire Uludj Ali. La construction d'une nouvelle flotte est décidée. En quatre mois, durant l'hiver, les ressources de l'Empire convergent vers l'arsenal de Galata à Istanbul, pour construire les 250 galères qui sortent du Bosphore au printemps 1572. Cette flotte croise dans les eaux balkaniques

sans manifester de volonté belliqueuse. Les confédérés de la Sainte Ligue ont également armé une force équivalente, mais cette fois les deux camps ne cherchent guère à se rencontrer — il se produit seulement un accrochage devant Coron.

En fait, la Sainte Ligue s'effiloche. La mort de Pie V, le 1^{er} mai 1572, lui porte un coup fatal. L'année suivante, Venise négocie une paix séparée avec la Porte, qui est signée le 7 mars grâce aux bons offices de l'ambassadeur de France, François de Noailles. L'esprit de la Sainte Ligue n'est pas complètement éteint, mais ce qu'il en reste est mis désormais au service exclusif des intérêts de la monarchie espagnole.

En octobre 1573, Don Juan d'Autriche conduit une flotte hispano-italienne devant Tunis. La ville est prise sans opposition, alors que la flotte turque effectuait une démonstration de force au large de l'Italie méridionale et de la Sicile. Les Espagnols voudraient se maintenir à Tunis, où Don Juan rêve peut-être d'établir à son profit une vice-royauté. Or l'année suivante, au début de juillet 1574, Uludj Ali paraît devant Tunis avec plus de 200 galères. La ville retombe en quelques jours au pouvoir du chef barbaresque, puis c'est le tour de La Goulette, le port de Tunis, que les Espagnols tenaient depuis 1535. La flotte victorieuse revient à Istanbul dans un climat de liesse populaire. Le 4 février 1574, l'empereur d'Allemagne renouvelle sa trêve avec la Porte. Enfin Philippe II se résigne également à signer la paix avec le sultan en 1577.

Lépante semble donc une victoire sans lendemain : les vainqueurs n'ont obtenu aucun gain territorial, tandis que les vaincus conservent Chypre et consolident leur domination sur le Maghreb méditerranéen. Même si des ondes de choc affectent les provinces balkaniques où se produisent des soulèvements contre le sultan, il semble plus difficile de soutenir que cette défaite amorce le déclin de l'Empire ottoman. Il serait pourtant trop simple d'affirmer que cette bataille n'a rien changé aux rapports de force en Méditerranée.

Lépante a d'abord porté un coup d'arrêt définitif aux raids dévastateurs des armadas ottomanes en Méditerranée occidentale. Durant près d'un siècle, depuis le fameux sac d'Otrante de 1480, ces attaques massives et destructrices avaient développé un sentiment d'insécurité qui touchait tout le littoral de

l'Italie et de la Sicile. Certes, les descentes des corsaires barbaresques prendront le relais et il y aura encore des paniques, des enlèvements de captifs et des pillages, mais, pour prendre à rebours la fameuse formule d'Alphonse Dupront, on peut dire qu'après Lépante la peur du Turc cesse d'être une habitude saisonnière.

Des avantages économiques

L'autre gain est d'ordre économique⁵. Lépante a ouvert la voie à la pénétration des marines marchandes européennes en Méditerranée orientale. Ce mouvement se réalise grâce à la course et au transport maritime. Tandis que l'activité prédatrice des corsaires de Malte, d'Italie, de Sicile et de Sardaigne empêche le développement d'une flotte de commerce dans les ports de l'Empire ottoman, les navires marchands français, anglais et scandinaves mettent la main sur les échanges commerciaux entre le monde ottoman et l'Occident, et s'emparent même d'une partie de la caravane maritime, c'est-à-dire du fret de province ottomane à province ottomane.

Les vrais gagnants de Lépante ne seraient donc pas les Espagnols ou les Italiens, mais les Ponantais qui, avec leurs gros voiliers carrés, réussissent leur percée en Méditerranée orientale sans tirer un seul coup d'arquebuse. Ce phénomène s'étale sur deux siècles, du XVIIe au XVIIIe, et correspond à une évolution des circuits commerciaux en Méditerranée qui défavorise Venise et profite à des ports comme Livourne en Toscane, sur la mer Tyrrhénienne et Raguse sur la côte dalmate. Cela signifie aussi que, sans voir diminuer son poids politique, l'Empire ottoman se résigne à perdre la maîtrise de son espace maritime.

* Cf. Lexique.

1. Alliance offensive signée le 15 mai 1571 entre la papauté, Venise, Gênes, l'Espagne, le grand-duc de Toscane, le duc de Savoie et l'ordre de Malte pour combattre la puissance ottomane en Méditerranée.

2. Corps d'infanterie d'élite de l'Empire ottoman.

3. En terre d'islam, le calife est le chef religieux et politique de la communauté des croyants. Le califat de la dynastie des Abbassides est mis en place à Bagdad en 750 et se maintient jusqu'en 1258.

4. Voir Robert Mantran, « L'Écho de la bataille de Lépante à Constantinople », *Annales ESC*, mars-avril 1973, pp. 396-405.

5. Selon la démonstration de Michel Fontenay, cf. « L'Empire ottoman et le risque corsaire au XVII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1985, pp. 185-208.